

## Trois poèmes

Lies Van Gasse

---

Number 162, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98094ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Van Gasse, L. (2021). Trois poèmes. *Les écrits*, (162), 100–105.

TROIS POÈMES

Pour la première fois nous construisons une maison  
de scotch, de flocons et de rognures de papier.

Nous ordonnons des post-it notes du cours du soir  
à côté des tapes sur la vitre, cueillons des vélos à la remise,  
nous nous souvenons d'un zoo, d'une maison de cire,  
d'un arbre de sable, d'une ville de glace.

Pour la première fois, nous jetons une fondation d'étincelles.  
Les oisillons chantent pour la lumière dans une rue en béton.

Depuis toujours nous étions  
moins d'esprit que de plumes,  
moins de chair que de lumière,  
moins de vaisseaux sanguins et de système veineux  
que de sable de plage et d'été, depuis toujours

plus larges qu'une bouche ouverte,  
moins d'aggloméré que de peau,  
et transparents, et flottants, et  
toujours perméables à la lumière

et plus doux que la maison  
que nous avons construite autour du germe,

et rouges, doux, charnus  
et doux, écorchés et floconneux  
et chauds, duveteux, fins  
comme un lapin nouveau-né,  
comme une tête-de-loup, sèche au soleil.

Comme un robot nous appuyions sur les pédales  
par le soleil du soir et le froid,  
épaulés comme deux moitiés,  
la tête et le cœur un miroir.

Alors est venue une lassitude qui arrivait  
au corps rempli jusqu'aux chevrons  
de glaces

*– glace à la vanille, crème glacée, sorbet doux,  
glace verte, glace afro, fraises,  
glace sésame, fondue au chocolat, glace-avion,  
glace-plage, sculptures de glace, glace-tennis –*

Un arbre dépassait les toits comme une plume,  
les branches découpaient l'air.

Pour la première fois nous construisions une maison  
de post-it notes, de sable et de rognures de papier.

Les oisillons chantaient pour notre fondation jetant des étincelles.  
Nous cherchions un lieu pour nous deux.

Tu es assise sur le bord du monde  
et presque tous sont malades.  
Tu regardes les maisons à partir du bord,  
tes toits, malades du monde

qui un jour se fera sauter  
avec la violence d'un fruit pourrissant à l'intérieur,  
une baie trop mûre, une fraise cueillie trop tard.

Le jour est un costume serré;  
tu le portes et il t'emmène  
vers les maisons meubles, l'insupportable  
blancheur des immeubles de bureau.

Quelque part dans la mansarde un enfant rampe  
non lavé sous le lit, tous les jours,  
comme s'il voulait se mesurer à des monstres.

Tu annonces un poste vacant pour être toi-même,

mais les jours sont de plus en plus incolores  
et aucun autre n'apparaît.

Tu es assise sur le bord d'un monde  
qui tombe dans des trous minces, dont chacun  
par sa couleur, sa texture et sa longueur  
formera un autre type de tunnel :

le tunnel lisse qui mène du Dôme  
de magasin en magasin plus loin,

le tunnel granuleux, en fait mollasse,  
qui relie les parcs aux arbres,  
à une table, le bord d'un nid, une maison,

et puis, en pierre, le tunnel qui mène hors de la ville,  
où le bus attend, où l'on triomphe des heures en fumant,  
où l'on déplace Mobicarte après Mobicarte.

Tu peux gagner tout à ton intérêt,  
mais où est l'avantage, lorsque  
les tuiles passent dans l'air  
comme des mouchoirs volants  
dans un mouvement infiniment lent

et lorsqu'on arrête le temps toutes les trois secondes,  
que la coupole ferme toutes les deux secondes.

Avec ta main à jaquette, tu manges les livres  
qu'on te jette, avec la main hachée  
tu essaies de saisir tout objet qui m'approche.

Au milieu de ton voyage, tu as rencontré un homme  
qui, une main en l'air et l'autre dans sa poche arrière,  
pouvait être une ligne de fuite pour l'avenir.

Tu peux gagner tout à ton intérêt,  
mais la ligne directrice a disparu.

Les tunnels allaient s'arrondir  
jusqu'à devenir une poussée, violente et éternelle,  
qui semblait aller seulement vers elle-même.

À la périphérie de tout cela, tu luttas alors  
pour des idéaux qui s'évaporent.

L'homme en costume étend les bras,  
une ligne de fuite vivante étend les bras,  
le garde-tunnel étend les bras,  
ton postulant étend les bras,  
ton frère vide ses poches et étend les bras,  
le lanceur de livres étend les bras,  
l'enfant sous le lit étend les bras,  
un amant oublié étend les bras,  
ton cousin décédé sur l'armoire étend les bras,  
la mère dans l'embrasure de la porte étend les bras,  
un garde-temps étend les bras,  
ta sœur embrasse son enfant et étend les bras,  
tous ceux qui sont malades étendent les bras.

Tu es assise sur le bord du monde  
et tu sais : il n'y a rien. J'ai le temps.

### **une maison au soleil**

soleil haut, terrasses chaudes, *midi*  
des mouettes-têtards le long de la ligne du toit, *midi*  
comme une ombre qui, dans une ligne blanche comme lait,  
court sur les bâtiments, *midi*

comme des cloches qui, dans un ballet, roulent sur les toits,  
*midi*, comme une poignée de billes  
qui collecte le souvenir de l'air

sur le bord de la cheminée  
sur une tuile branlante  
dans le nid que fait un oiseau

soleil haut, et je sais que dans la chaleur  
le jour ne sera pas encore adouci, *midi*  
repose comme un voile sur un jeu de construction agrandi

*midi* couvre chaque terrasse, et le pont,  
soutenu par mille tentes bouffantes,  
reste invisible dans son silence

ailleurs un enfant aux mains meurtris est rejeté  
sur le littoral, ou soixante-dix  
hommes emballés hermétiquement sont dévorés par les flammes

ailleurs des billes roulent d'un toit,  
chaque égratignure est couverte avec amour  
ou la mouette-têtard joue

avec son ombre tantôt plus grande tantôt plus petite

-

Peintre et poète, Lies Van Gasse est née à Sint-Niklaas en Flandre orientale.  
Entre 2008 et 2015, elle a publié cinq recueils de poésie. Sa démarche artistique  
marie les arts visuels, le graphisme, la poésie et donne parfois lieu  
à des « poèmes graphiques ».

---

